



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 14 (1986)

DOI: 10.11588/fr.1986.0.52912

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

furent convertis au catholicisme et que fut réalisée par le mariage de Jagellon et de la petite reine Hedwige l'union lituano-polonaise (1386). La défaite des Teutoniques à Tannenberg (Grunwald pour les Polonais) en 1410 amorça le processus du déclin.

C'est, cependant, la crise interne de l'Etat teutonique qui a précipité sa chute. Il s'est produit, explique l'A., aux XIV^e-XV^e siècles une sorte de divorce entre la population, quels que soient son origine et son statut, qui s'est identifiée au pays, et l'Ordre qui y est resté comme un corps »étranger«. Le nombre des frères n'a cessé de diminuer (700 avant Tannenberg; 300 environ en 1453); le chapitre général, où s'affrontaient des groupes régionaux, a limité étroitement l'action des grands maîtres et des agents de l'Ordre. Les Etats, noblesse et villes, qui s'annonçaient dès la seconde moitié du XIII^e siècle, ont mal supporté les charges et les contraintes monopolistes de l'Ordre, si bien qu'ils n'hésitèrent pas à s'unir avec la Pologne et à se révolter, entraînant ainsi au deuxième traité de Thorn de 1466 la perte par les Teutoniques de la partie occidentale de la Prusse. La liquidation de l'Etat monastique vint enfin de la Réforme par la »sécularisation« de 1525, œuvre du Grand maître Albert de Brandebourg.

La Prusse perdue, l'Ordre a cependant survécu dans le Reich jusqu'à son abolition par Napoléon en 1809. Il s'efforça certes de se réorganiser, installa l'administration de la Grande maîtrise à Mergentheim, mais il fut accaparé à partir de 1641 par des princes de la maison de Habsbourg, puis par les Wittelsbach. Après 1815, reconstitué sous le nom de »Ritterorden«, son siège passa à Vienne dans la main de la maison impériale. L'abdication des Habsbourg (1923) mit à nouveau fin à ses activités religieuses et hospitalières. Ressuscité encore en 1929 comme »Deutscher Orden«, supprimé par le National-socialisme, son action a repris après la Guerre, surtout en Autriche, Sud-Tyrol et République fédérale allemande. Tout cet exposé de H. Boockmann sera particulièrement instructif pour les lecteurs français.

Le dernier chapitre revient sur la façon dont l'Ordre teutonique a été perçu par l'historiographie et la mentalité historique aux XIX^e et XX^e siècles. Son histoire médiévale n'a été découverte qu'à la fin du XVIII^e siècle et l'A. attribue l'intérêt alors porté aux Teutoniques à la guerre de libération contre Napoléon: la chevalerie teutonique a été ressentie comme modèle de l'Ordre de la Croix de fer et des combattants de 1813. L'essor de la science historique a fait le reste avec l'ouverture en 1822 des archives de Königsberg et l'œuvre des historiens J. Voigt et L. von Treitschke. Les ultimes pages évoquent la place historique de l'Ordre, de Marienburg en particulier, dans la propagande et la symbolique national-socialiste. Du côté allemand, comme du côté polonais d'ailleurs, une littérature débridée s'est déchaînée. H. Boockmann de conclure, de façon un peu surprenante, que l'apaisement est venu »des changements de frontière de 1945«, mais aussi de »l'intelligence«. Quoiqu'il en soit, nous possédons avec ce livre un compendium d'une lucidité remarquable qui apprendra beaucoup aux chercheurs français sur les réalités de cette aventure aussi passionnante que parfois dramatique de l'Ordre teutonique.

Charles HIGOUNET, Bordeaux

Jean de BEER, Saint Louis, Paris (Payot) 1984, 277 p. – Jean DEVIOSSE, Jean le Bon, Paris (Fayard) 1985, 552 p.

Voici deux biographies qui, à première vue, inspirent confiance, ne sont-elles pas munies de solides appareils scientifiques: Bibliographie, tableaux et cartes de Jean de Beer (p. 259-277), notes, tableaux, bibliographie et index de Jean Deviosse (p. 485-550). La lecture en révèle pourtant, très vite, le souci primordial d'y satisfaire aux basses passions du jour, assorti d'un style désinvolte, lamentable. Deux exemples seulement.

Jean de Beer, p. 145: la reine Marguerite, dit l'auteur, part à la croisade contre son gré. »Elle

suit donc son bonhomme de roi, avec qui, en fin de compte, elle s'entend très bien, notamment au lit« (ce lit est un motif important de l'ouvrage), d'ailleurs elle ne sera pas déçue, p. 170: »Le pays est beau, le climat superbe. La reine est contente, Louis se refait une santé«. La croisade, préfiguration du club méditerranée et lieu de cure!

Jean Deviosse p. 11, à propos de Louis X: »En 327 ans... jamais roi n'avait osé mourir sans héritier mâle. Tous, les Pieux, les Gros, les Jeunes, les Augustes ou encore les Saints et les Hardis avaient engendré des fils par demi-douzaines. Mieux même: pour se tenir en forme, ils avaient fait des bâtards, comme un aide-comptable fait du travail au noir à la maison«.

A forme relâchée, fond sans consistance. Voyons grâce à deux exemples, tout à la fois précis et caractéristiques de la teneur de chacun de ces deux ouvrages, comment les faits n'y sont que prétexte d'une part à des déformations par incompréhension, d'autre part à l'élaboration d'hypothèses parfaitement inadmissibles.

Jean Deviosse, p. 483: on apprend que Jean le Bon vient de mourir à Londres: »Le roi de Chypre, Pierre de Lusignan, a lui aussi rejoint la capitale (Paris). Il fait montre d'une véritable détresse et s'est vêtu tout de noir« (en note, référence à Froissart). Effectivement, Froissart dit à ce propos qu' *il même prit en grand'-déplaisance cette mort du roi de France*, mais il faut lire la fin de sa phrase pour apprendre que c'est non pas à cause de la mort du roi mais *pour la cause de ce que son voyage en étoit arrêté!* (édition de la pléiade, p. 400).

Jean de Beer, p. 186 notamment, développe, entre autres, l'hypothèse d'un saint Louis impressionné, sinon tenté par l'Islam: »la spiritualité de saint Louis a trouvé dans l'Orient une nourriture inattendue... (saint Louis a eu) une inconsciente connivence avec l'âme musulmane et, pourquoi ne pas le dire, avec l'Islam«. Rien dans les sources ne permet d'affirmer ne serait-ce que l'ombre d'un tel penchant. Regardons saint Louis, mourant, et ses enseignements que Joinville cite en entier (édition de la pléiade, p. 361-364). Voici les passages essentiels pour notre propos. *Pri Dieu* dit le saint roi à son fils *et de cuer et de bouche, especialement en la messe, que la consecracion est faite. – Honneure et aime toutes les personnes de sainte Esglise. – Garde-toy de esmouvoir guerre, sans grant conseil, contre home crestien*. Mais il est, lui, pour l'heure en chemin pour la guerre contre »homme musulman«. Puis, sa prière finale s'adresse à la *benoite Trinités et tuit li saint*. Ce sont paroles d'un catholicisme si concret et si spécifique qu'elles sont, de facto, la négation radicale de l'Islam.

Les livres d'histoire d'une part, les romans et nouvelles historiques d'autre part (pensons à Gertrud von le Fort ou à Reinhold Schneider) constituent deux types d'ouvrages bien distincts. Du livre d'histoire on attend des preuves précises, et un récit aussi fidèle que possible des réalités. Des romans et nouvelles historiques on attend tout à la fois une œuvre littéraire et un récit, parlant et impressionnant, sur un passé qu'on voudrait mieux comprendre et dont on espère que l'auteur a découvert la »substantifique moelle«.

Mais des ouvrages qui se présentent comme historiques, n'étant pas romancés et fournissant des preuves qui semblent précises, tout en n'étant que les fruits de l'imagination de leur auteur ou de la mode de leur temps, trompent leur lecteur. S'ils ne méritaient certes donc pas un compte-rendu scientifique, il nous a cependant semblé nécessaire de les analyser, dans le cadre de cette revue historique, afin de montrer, preuves à l'appui, que si notes et bibliographie sont la condition nécessaire pour faire œuvre d'historien elles n'en sont jamais la condition suffisante.

Marie-Thérèse KAISER-GUYOT, Essen